

LA PRESSE

ARTS



DANY LAFERRIÈRE
« ÉCRIRE PERMET
DE MIEUX LIRE »
PAGE 2

YANNICK NÉZET-SÉGUIN

PARSIFAL,
« UNE TRÈS
GROSSE
AFFAIRE »
PAGE 4



CINÉMA

AL GORE

« NOUS SOMMES
À LA VEILLE D'UNE
RÉVOLUTION »
PAGE 6



OSHEAGA

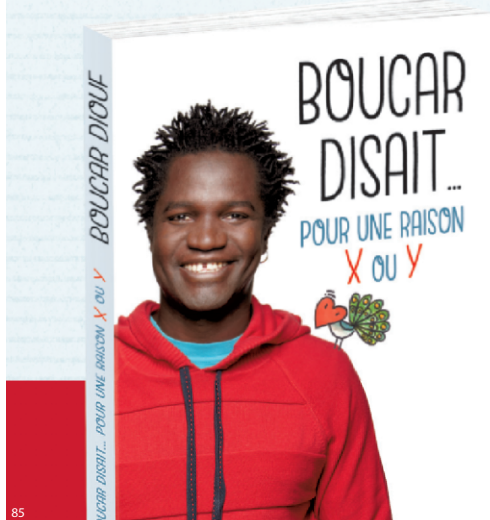
QUANTITÉ ET QUALITÉ

Jusqu'à demain, l'île Notre-Dame vibre au son des nombreux musiciens du festival Osheaga. *La Presse* vous propose trois valeurs sûres et trois découvertes à voir et entendre durant le week-end.

PAGE 5



PHOTOMONTAGE LA PRESSE



Boucar raconte de façon humoristique, scientifique et poétique la reproduction depuis le coup de foudre jusqu'à la naissance du bébé.

UN LIVRE POUR TOUS QUI, EN PLUS DE STIMULER L'ESPRIT, DILATE LA RATE ET TOUCHE LE CŒUR.



Illustrations de **Philippe Béha**

editionslapresse.ca
Suivez-nous sur Facebook

les éditions
LA PRESSE

ARTS



PHOTO EDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, LA PRESSE

« Donner une classe de maître, c'est si peu moi ! dit Dany Laferrière. Je ne suis pas un maître ! Et ce n'est pas de la modestie. Un maître, ça a fini d'apprendre. Pour moi, rester vivant, c'est être un inférieur, comme dit mon vieux maître [Witold] Gombrowicz. »

DANY LAFERRIÈRE, PARRAIN DES 15^{ES} CORRESPONDANCES D'EASTMAN

« Écrire permet de mieux lire »

Pour les 15^{es} Correspondances d'Eastman, du 10 au 13 août, le festival littéraire a choisi Dany Laferrière comme parrain. Une occasion pour l'écrivain montréalais de rappeler l'impact de la lecture dans nos vies. Écrire, même à temps partiel, « permet de mieux lire », dit-il.

ÉRIC CLÉMENT

Vieil habitué des Correspondances d'Eastman, Dany Laferrière parraine, encore une fois cette année, l'évènement estrien dont le thème de 2017 s'intitule *Archipels francophones*. Même si son emploi du temps s'est étoffé depuis son entrée à l'Académie française au printemps 2015, l'écrivain montréalais ne rate jamais le festival de mots greffé à l'environnement verdoyant du lac d'Argent.

« Je tiens à m'y rendre chaque année, car c'est une idée magnifique dans un cadre magique, un festival pimpant et très frais où la littérature s'accorde avec le paysage, où les échanges épistolaires se font dans les jardins, dit Dany Laferrière. Il y a un air festivalier à Eastman qui rappelle certains festivals européens, surtout les Correspondances de Manosque, en France », qui a débuté quatre ans avant le festival d'Eastman.

Laferrière populaire

La classe de maître que donnera Dany Laferrière le vendredi 11 août est déjà complète. « Donner une classe de maître, c'est si peu moi ! dit-il. Je ne suis pas un maître ! Et ce n'est pas de la modestie. Un maître, ça a fini d'apprendre. Pour moi, rester vivant, c'est être un inférieur, comme dit mon vieux maître [Witold] Gombrowicz. C'est rester inférieur. Il n'y a que les inférieurs qui sont cultivés parce qu'ils doivent connaître leur propre culture et la culture des maîtres ! »

L'écrivain participera aussi à des tables rondes et à l'activité *Grande entrevue*, le vendredi, à 13h. Au cours d'un café littéraire, le samedi, à 15h30, il explorera les œuvres de trois auteurs haïtiens contemporains: Gary Victor, Rodney Saint-Éloi et Néhémy Pierre-Dahomey. Pour colorer l'esprit des festivaliers, leur donner le goût de lire et aussi celui d'écrire.

« Apprendre à écrire permet de mieux lire, dit Dany Laferrière. Quand on essaie d'écrire, ça permet de ne pas se lever au

milieu de la nuit pour écrire sur son blogue des insanités sur les écrivains. Ça permet de ne pas écrire cinq phrases contre un livre en faisant cinq fautes et en disant que le livre est mal écrit... » Oups !

Une manière d'être

Pour Dany Laferrière, écrire est une manière d'être, même quand on ne le fait pas pour être publié. Selon lui, la menace qui pèse sur la littérature est moins grave que celle qui met l'écriture en péril. « Les gens passent leur temps à vouloir écrire, mais il n'y a pas de rigueur, observe-t-il. Pourtant, écrire est un jouet comme la lecture est un jouet. »

L'écrivain appelle au goût d'écrire. Pour que l'écriture ne soit pas l'apanage d'une caste. « Si seuls les gens qui savent écrire écrivaient, l'écriture serait dans une impasse, dit-il. Elle manquerait d'oxygène, de fantaisie, de nouveauté. »

Et ne dites pas à Dany Laferrière que l'époque n'est pas propice à l'écriture et que nous sommes les esclaves des écrans, petits et grands: télé, ordi, cellulaire, tablette numérique. « On choisit sa vie, lâche-t-il. Aristote, déjà, parlait de la vie qu'on mène aujourd'hui ! C'est la phrase la plus ancienne de l'histoire humaine ! »

L'époque est donc aussi propice à l'écriture qu'à la

lecture ? « Mais oui ! Jamais n'a-t-on autant lu et écrit, dit Dany Laferrière. Par une sorte de grande démocratie, la lecture s'est répandue alors on voudrait autre chose, on voudrait un peu plus de qualité. Mais quand on parle de menace, je ne sais pas de quoi on parle. Quand chaque année, on est obligé de demander aux éditeurs de moins publier, quand les journalistes ajoutent qu'ils ne peuvent pas tout lire. C'est le goût de tout lire qui a créé cette confusion. Maintenant il faut savoir comment, dans cette forêt de livres, on peut choisir son chemin. »

Dany Laferrière pense également qu'on ne parle pas assez de l'impact qu'a la lecture sur l'individu et qu'on met trop l'accent sur le support. Quand on évoque l'accroissement des plateformes électroniques au détriment du papier, il insiste pour dire qu'il est difficile de juger aujourd'hui un support qui deviendra totalement naturel pour la génération suivante. L'individu s'adapte au progrès, aux changements, oubliant le support et ne retenant que le contenu, dit-il.

« Nous sommes les narrateurs de notre époque, dit Dany Laferrière. Quand nous ne serons plus, mon frère (!), l'autre génération dira sa vérité, ses raisons, son monologue et ainsi de suite. »

QUELQUES SUGGESTIONS AUX CORRESPONDANCES D'EASTMAN

1. Le souvenir de Jack Kerouac ravivé en lectures et jazz avec Robert Lalonde et John Roney, au Cabaret Eastman, le vendredi à 20h.
2. Conférence sur Gaston Miron animée par Robert Lalonde, le dimanche à 14h30 au Cabaret Eastman.
3. La conception de cartes postales en haïsha (haïku sur carte postale illustrée), au Parc du temps qui passe, à 10h, le jeudi.
4. Atelier d'écriture à la lueur de la chandelle, avec plume et encre de Chine, le jeudi à 18h au Parc du temps qui passe.
5. Expo *La culture vivante en Haïti*, à la bibliothèque Danielle-Simard. De jeudi à samedi, de 10h à 16h, et dimanche, de 10h à 15h.
6. Les sœurs Boulay en spectacle au Cabaret Eastman, le samedi à 20h.

Info : www.lescorrespondances.ca

MICHAEL MOORE SUR BROADWAY

Faire tomber Trump, une blague à la fois

Après avoir tourmenté George W. Bush pendant des années, le cinéaste, comédien et auteur Michael Moore a décidé d'être une épine (de plus) dans le pied de Donald Trump. Son premier spectacle à Broadway n'a pas encore provoqué de tweet intempestif du nouveau président, mais cela ne saurait tarder...

YVES SCHAËFFNER
COLLABORATION SPÉCIALE

NEW YORK — Donald Trump ne le sait peut-être pas encore, mais il a une « invitation ouverte » au nouveau spectacle de Michael Moore. Tous les soirs, une loge présidentielle est réservée au président et à sa femme au théâtre Belasco de New York. Il s'agit de deux seuls sièges vides dans la salle où ce spectacle est présenté à guichets fermés depuis ses débuts, vendredi dernier.

Intitulé *Michael Moore on Broadway: The Terms of My Surrender* (« les conditions de ma capitulation »), le spectacle n'a rien d'une comédie musicale. Michael Moore ne sait ni

danser ni vraiment chanter, mais il sait raconter des histoires. Des histoires parfois drôles, parfois poignantes et, bien souvent, révoltantes, particulièrement pour ceux dont les opinions politiques sont à gauche de l'échiquier.

S'il est surtout connu pour ses documentaires, dont *Bowling for Columbine*, Michael Moore n'est pas totalement étranger aux planches. En 2002, il avait présenté un monologue post-11-Septembre à Londres et, l'automne dernier, il a présenté un spectacle juste avant l'élection américaine dans plusieurs théâtres de l'Ohio afin de convaincre les partisans de Trump de changer leur opinion.

Les États désunis d'Amérique

Rare personnalité à avoir prédit – à contrecoeur – la victoire de Donald Trump, Michael Moore est immédiatement entré sur le mode résistance au lendemain de l'élection. « Je refuse de vivre dans un pays où Donald Trump est président et je ne compte pas partir. Alors, quelque chose doit changer », répète-t-il depuis chaque fois qu'il en a l'occasion.

Son spectacle se veut donc une manière de répondre à ce problème insoluble, afin de s'assurer que l'actuel locataire de la Maison-Blanche quitte les lieux au plus tard en 2020.

S'il y pourfend les politiques et les opinions de Trump, Michael Moore cherche surtout à galvaniser ses concitoyens. Puisant dans ses souvenirs, allant de sa jeunesse au Michigan à un de ses coups d'éclat contre Reagan en 1984 en Allemagne, le comédien militant oscille entre l'analyse politique, le militantisme et l'humour cinglant.

Ceux qui connaissent bien le travail du cinéaste ne seront pas surpris. Les autres doivent s'attendre à des ruptures de ton radicales.

Son chapitre sur les dérives extrémistes d'une partie de l'Amérique et des médias de droite est particulièrement poignant. Faisant jouer un extrait de Glenn Beck (vedette médiatique de la droite américaine) confiant vouloir assassiner le cinéaste, Michael Moore rappelle avoir été victime de plus d'une demi-douzaine d'attaques pour ses positions politiques anti-Bush.

Son garde du corps a été poignardé et un désaxé a même tenté de faire exploser sa demeure au Michigan. Tout ça en raison de ses positions politiques dénonciées par l'extrême droite. Bienvenue aux États désunis d'Amérique...

Et si la plupart de ses concitoyens sont désormais au courant de la tragédie de Flint, au Michigan – où une bonne partie de la population

a été empoisonnée par de l'eau contaminée –, Michael Moore explique en détail le rôle du gouverneur républicain dans ce drame, suscitant stupeur et indignation dans la salle.

Appel à l'engagement

Loin de vouloir décourager ses spectateurs, Moore tente surtout d'instiller un désir d'engagement, de fronde. Après avoir tenté de convaincre les pro-Trump de changer d'avis avant l'élection, il cherche cette fois à convaincre les siens, les démocrates, de l'importance de se retrousser les manches.

S'il ne les invite pas à prendre des fourches et à prendre d'assaut la Maison-Blanche, il les exhorte à faire des gestes concrets, tout en se moquant d'un président qui ne supporte pas que l'on se moque de lui. Bref, il les exhorte à ne capituler à aucune condition...

The Terms of My Surrender est présenté au Belasco Theatre de New York jusqu'au 22 octobre.

DE *BREAKING BAD* À ANNE

Moira Walley-Beckett aime les personnages qui souffrent

La Canadienne Moira Walley-Beckett s'est fait un nom à Hollywood grâce à sa plume. On lui doit entre autres l'épisode *Ozymandias* de *Breaking Bad* qui a remporté un Emmy et qui est considéré par plusieurs comme le meilleur épisode de série télé de tous les temps, rien de moins. Changement de registre complet avec *Anne*, une série dont l'action se déroule à l'Île-du-Prince-Édouard au XIX^e siècle, un classique revisité qui est présenté sur ICI ARTV à compter de ce soir.

NATHALIE COLLARD



PHOTO MARK BLINCH, ARCHIVES LA PRESSE CANADIENNE

« L'histoire d'Anne parle beaucoup des préjugés que l'on a à l'endroit des gens qui viennent d'ailleurs. Je trouvais intéressant d'aborder ce thème à l'ère de Donald Trump », explique Moira Walley-Beckett.

Q | R

Comment est née l'idée de faire la série *Anne*?

D'abord, j'avais dévoré les livres à l'âge de 13 ans, j'étais complètement accro à cette histoire. Quand le roman a été libéré de ses droits et est devenu du domaine public, ma

partenaire d'affaires – Miranda de Pencier – et moi nous y sommes intéressées. On trouvait que c'était une histoire qui abordait des thèmes très actuels, une histoire féministe aussi.

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans le personnage d'Anne?

Tout le monde peut s'identifier à elle, peu importe sa couleur, son âge ou ses origines. J'étais aussi intriguée par Marilla et Matthew Cuthbert, le frère et la sœur qui adoptent Anne. Ces personnages ne m'intéressaient

pas trop lorsque j'ai lu le roman à 13 ans, mais ils ont piqué ma curiosité d'adulte. Je voulais mieux comprendre leur motivation. Au fond, Anne, c'est l'histoire du passage à l'âge adulte pour ces trois personnages.

En quoi l'histoire de cette petite fille qui a vécu à la fin des années 1800 est-elle encore pertinente?

Anne est une jeune fille brillante qui n'a pas de filtres. Elle est également en avance sur son

temps. Même si elle est née à l'époque victorienne, à une période où les enfants devaient se taire, elle ne s'impose pas de limites. Elle parle tout le temps, pose sans cesse des questions importantes et se demande pourquoi les filles ne feraient pas la même chose que les garçons. Elle veut que les choses changent et pouvoir faire la même chose qu'eux. Elle est en quelque sorte une féministe accidentelle.

L'histoire d'Anne, c'est aussi celle d'une petite fille qui vient

d'ailleurs. Pouvez-vous nous en parler davantage?

L'histoire d'Anne parle beaucoup des préjugés que l'on a à l'endroit des gens qui viennent d'ailleurs. Je trouvais intéressant d'aborder ce thème à l'ère de Donald Trump. Anne, c'est la quintessence de l'histoire de l'étranger. À l'époque, un orphelin était l'équivalent d'un délinquant, c'était l'enfant dont personne ne voulait. Le fait que Lucy Maud Montgomery lui ait donné des cheveux roux n'est pas innocent : à l'époque, les cheveux roux étaient associés aux classes inférieures. Et dans la mythologie, les êtres maléfiques avaient les cheveux roux. Je trouvais que tout cela avait un écho avec ce qui se passe dans l'actualité aujourd'hui.

Comment passe-t-on de *Breaking Bad* à *Anne*?

Comme scénariste, je suis toujours attirée par des personnages qui cachent des secrets, des blessures profondes. J'aime les survivants. Les êtres qui ont des mécanismes de défense me fascinent. Le personnage d'Anne est comme ça : vulnérable, avec une faible estime d'elle-même qu'elle cache derrière son babillage et son positivisme. En cela, elle est aussi très « canadienne ».

En plus d'avoir écrit et produit des épisodes de *Breaking Bad*, vous avez écrit la série *Flesh and Bone* ainsi que quelques épisodes de la série *Pan Am*. Quels sont les ingrédients d'une bonne série, à votre avis?

Pour moi, ce sont les personnages qui comptent avant tout. Ils doivent avoir de la profondeur, représenter quelque chose à mes yeux, avoir un sens. Et ils doivent avoir un impact dans le monde. C'est le cœur et l'âme de séries comme *Breaking Bad* et *Flesh and Bone* et c'est la même chose avec *Anne*.

Hydro Québec présente

40 ANS DU 1^{ER} JUILLET AU 6 AOÛT 2017

en collaboration avec LA PRESSE 98.5

LE FESTIVAL DE IANAUDIÈRE

SAMEDI 5 AOÛT 20 H
AMPHITHÉÂTRE
FERNAND-LINDSAY

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Kent NAGANO, direction
Sumi JO, soprano
Jean-François LAPOINTE, baryton

CONCERT Desjardins

DIMANCHE 6 AOÛT 17 H
AMPHITHÉÂTRE
FERNAND-LINDSAY

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

Yannick NÉZET-SÉGUIN, direction

CHEUR DE L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

François A. OUMET et Pierre TOURVILLE, chefs de chœur

Parsifal de Wagner en version concert

POUR INFORMATIONS ET PROGRAMMATION COMPLÈTE
1 800 561-4343
lanaudiere.org



Desjardins SAO YAMAHA Québec Canada Joliette

lanaudiere.org

Billetterie placedesarts.com

« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE »
IMDb

« UN CHEF-D'ŒUVRE »
RollingStone

« MONUMENTAL »
The Washington Post

« EXTRAORDINAIRE »
DAILY NEWS

DE LA RÉALISATRICE GAGNANTE AUX OSCARS® POUR
LE DÉMINEUR ET OPÉRATION AVANT L'AUBE

DÉTROIT

BASÉ SUR L'UN DES SECRETS LES PLUS TERRIFIANTS DE L'HISTOIRE AMÉRICAINE

PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

13 ANS +

Detroit-LeFilm.ca

Les Films Seville

ARTS FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Parsifal, « une très grosse affaire »

ALAIN BRUNET

Parsifal est le troisième opéra de Richard Wagner (1813-1883) auquel s'attaque Yannick Nézet-Séguin. « Une très grosse affaire », résume-t-il.

Le compositeur allemand voyait en son ultime opéra un « festival scénique sacré » réparti en trois actes, dont la durée peut approcher les cinq heures. *Parsifal* fut créé le 26 juillet 1882 au Festival de Bayreuth, en Allemagne, qui le présenta en quasi-exclusivité jusqu'en 1914.

« Wagner, c'est l'art total de son époque, opéras grandioses, incroyables réalisations, explique Yannick Nézet-Séguin. Plus jeune, j'en avais peur! Et c'est pourquoi j'avais décidé de garder ça pour mes vieux jours. Or, mes vieux jours ont commencé il y a quatre ans!»

« J'avais un plan à l'origine, poursuit-il: diriger tous les opéras de Wagner par ordre chronologique, c'est-à-dire commencer par *Le vaisseau fantôme* (*Le Hollandais volant*) et conclure par *Parsifal*, mon plus grand rêve. Et... finalement, j'ai manqué de patience! [Rires.] Ainsi, j'ai fait *Le vaisseau fantôme* quelques fois [Rotterdam, Vienne, New York], j'ai fait deux fois *Lohengrin* [notamment à Lanaudière], et voilà *Parsifal*. »

Au Met en février prochain

Yannick Nézet-Séguin et l'Orchestre Métropolitain présentent *Parsifal* en clôture du Festival de Lanaudière demain. En février prochain, le maestro exécutera la même œuvre avec le Metropolitan Opera à New York. Il compte du coup reprendre la mise en scène de François Girard – imaginée d'abord pour l'Opéra de Lyon en 2012 et présentée l'année suivante au Metropolitan Opera House.

Pour Lanaudière, la préparation de l'opéra est échelonnée sur quelques jours: « Je passe d'abord une journée avec les chanteurs accompagnés au piano. Il y a ensuite deux jours de répétitions avec l'orchestre seul. Après quoi je réunis tous les ingrédients de la potion magique, tous les artistes se retrouvent ensemble. »

L'exécution de *Parsifal* repose plus précisément sur 89 instrumentistes de



Yannick Nézet-Séguin en répétition avec les musiciens de l'Orchestre Métropolitain.

PHOTO OLIVIER JEAN, LA PRESSE

l'Orchestre Métropolitain, 85 chanteurs du Chœur Métropolitain, 6 rôles principaux et 12 rôles secondaires chez les chanteurs.

« Ces derniers sont tous de grands wagnériens avec qui j'ai déjà travaillé. Le ténor Christian Elsner (*Parsifal*) est allemand, le baryton Brett Polegato est canadien, la mezzo-soprano Mihoko Fujimura est japonaise, la basse Peter Rose est britannique, le baryton Boaz Daniel est israélien, le baryton-basse Thomas Goerz est canadien. C'est donc une distribution vraiment internationale. »

Encore faut-il rappeler que la représentation de Lanaudière ne prévoit pas de mise en scène. « Je le fais aussi de cette manière pour les opéras de Mozart enregistrés chez Deutsche Grammophon. La formule concert a l'avantage de faire passer toute l'émotion par la voix et la musique. Je ne dis pas que ça remplace la mise en scène d'un opéra, c'est une autre expérience. On entre vraiment dans un autre monde et on se trouve dans cette cathédrale de nature à Lanaudière, ce qui favorise l'exécution de l'œuvre. »

« Chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre »

Yannick Nézet-Séguin confie qu'il n'aurait jamais pu investir l'univers de *Parsifal* s'il n'avait pas dirigé d'autres opéras de Wagner auparavant.

« Il faut bien en saisir le rapport au temps, dit-il. Il faut savoir accepter la longueur des phrases, des

Pour Yannick Nézet-Séguin, en fait, *Parsifal* est « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre » parmi les opéras de Wagner. « Certains choisissent la *Tétralogie* (*L'anneau des Nibelungen*) à cause du lien entre ces quatre opéras. Sur papier, ça peut aller plus loin, mais le plus grand impact émotif, sensoriel et intellectuel d'un opéra de Wagner se trouve chez *Parsifal*. »

« Bien sûr, il fut une figure controversée, notamment pour son antisémitisme ou pour ses échanges de vacheries avec des collègues, ou encore pour les guerres de clocher auxquelles il a pris part, souligne-t-il. J'ai beaucoup de réserves sur la personne qu'il fut, comme on peut en avoir sur tant de créateurs dans l'histoire. Mais la musique de Wagner, *Parsifal* dans le cas qui nous occupe, doit être prise pour ce qu'elle est. »

Idem pour la trame dramatique de cet opéra, fondée sur des classiques de la littérature arthurienne: l'épopée médiévale *Parzival*, de Wolfram von Eschenbach, et *Perceval ou le conte du Graal*, de Chrétien de Troyes.

« Nous avons affaire à un livret un peu complexe, avec une philosophie de rédemption un peu datée, estime Yannick Nézet-Séguin. Mais ça vient fouiller dans ce subconscient chrétien catholique que nous avons au Québec. Assister à *Parsifal*, c'est un peu comme assister à une œuvre religieuse sans qu'elle le soit. »

À l'amphithéâtre Fernand-Lindsay, demain, 17 h, dans le cadre du Festival de Lanaudière

« Certains choisissent la *Tétralogie* (*L'anneau des Nibelungen*) à cause du lien entre ces quatre opéras.

Sur papier, ça peut aller plus loin, mais le plus grand impact émotif, sensoriel et intellectuel d'un opéra

de Wagner se trouve chez *Parsifal*. » — Yannick Nézet-Séguin

lignes mélodiques, des actes. Tous ces éléments font partie d'une même respiration organique. J'aime comparer cette approche aux baleines, dont les mouvements sont à la fois lents et très puissants. En musique, j'aime aussi évoquer les symphonies de Bruckner que j'ai enregistrées avec l'OM. C'est une clé pour la compréhension de la musique de Wagner, particulièrement *Parsifal*. »

« Il y a cette technique du leitmotiv propre au compositeur, soit un thème ou un motif orchestral associé aux personnages et aux situations dramatiques, explique-t-il. Dans *Parsifal*, tous les leitmotivs sont parfaitement dosés. Mon cœur fond à l'écoute de chacun d'eux. »

Ce qui conduit également le maestro à considérer Richard Wagner comme l'un des plus grands compositeurs de son époque.

**QUE JAMAIS**

EN ÉTÉ, C'EST



LES VOYAGEURS EN PARTANCE POUR...

**VOYAGE**Tous les samedis dans *La Presse*

13 - 26 AOÛT

MISQA 2017DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY**6 CONCERTS EXCEPTIONNELS**
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

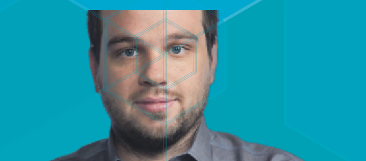
13-08 **ESCHER** ÉTATS-UNIS CONCERT D'OUVERTURE17-08 **ZORÀ** ÉTATS-UNIS / **IDOMENEO** ESPAGNE / HONGRIE / BELGIQUE18-08 **ROLSTON** CANADA / **GIOCOSO** ALLEMAGNE / ROUMANIE / PAYS-BAS24-08 **IDOMENEO** ESPAGNE / HONGRIE / BELGIQUE / **ZORÀ** ÉTATS-UNIS25-08 **GIOCOSO** ALLEMAGNE / ROUMANIE / PAYS-BAS / **ROLSTON** CANADA26-08 **VAN KUIJK** FRANCE CONCERT DE CLÔTURE

INVITÉS: VALENTIN ERBEN & MATHIEU HERZOG

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES
MISQA.COM • 514.550.8057

VALEURS SÛRES ET DÉCOUVERTES

Les trois principales têtes d'affiche d'Osheaga, soit Lorde (qui s'y produisait hier soir), Muse et The Weeknd, attireront une grande partie des festivaliers ce week-end dans l'île Notre-Dame, nouveau lieu temporaire du célèbre événement musical. Or, les propositions qui valent le détour se comptent par dizaines. Coup d'œil sur des valeurs sûres et des artistes à découvrir au cours des deux dernières journées du festival.



CHARLES-ÉRIC
BLAIS-POULIN



PHOTO AMY HARRIS, ASSOCIATED PRESS



PHOTO OLIVIER JEAN, LA PRESSE

LES VALEURS SÛRES



PHOTO ACK PLUNKETT, ASSOCIATED PRESS

RUN THE JEWELS

Demain à 17h40 sur la scène de la Rivière

De retour à Osheaga après un passage fort réjouissant il y a deux ans, El-P et Killer Mike amèneront cette fois le matériel de leur troisième album, *RTJ3*, leur meilleur selon plusieurs critiques. Les deux vétérans du rap connaissent une seconde carrière depuis qu'ils ont uni leur force en 2013. Maintenant dans la quarantaine, le duo joue dans tous les festivals du monde, est invité régulièrement dans les talk-shows américains et a même vu l'une de ses pièces utilisées pour la bande-annonce de *Black Panther*, film de Marvel prévu pour 2018. Run The Jewels propose des textes brillants et profonds, des rythmes puissants et envoiés, et surtout, une énergie contagieuse. Petit conseil pour ceux qui n'aiment pas trop se faire bousculer : tenez-vous à l'arrière.

ALABAMA SHAKES

Demain à 20h20 sur la scène de la Montagne

Le quatuor issu de la petite ville d'Athens, en Alabama, était loin de se douter en 2012 que la chanson *Hold On*, enregistrée avec les moyens du bord, allait le propulser au sommet du rock et du blues sudiste. Cinq ans et un deuxième album plus tard (*Sound & Colour*, 2015), la réputation de la bande à Brittany Howard n'est plus à faire, tant en studio que sur scène. Guitares psychédélicques, voix de fausset poignante, rythmes soul et funky, empreinte progressive : tout est en place pour un concert survolté.

FATHER JOHN MISTY

Aujourd'hui à 20h20 sur la scène de la Vallée

Il rit de tout, même de lui-même, et pleure pour un rien. Le dandy américain Joshua Tillman s'est construit avec Father John Misty un personnage complexe et misanthrope d'une triste et rare beauté. Sur un troisième album coiffé de ce pseudonyme, *Pure Comedy*, le charismatique chanteur de 36 ans pousse son exécution du contexte social et politique à son paroxysme, le tout sur des canevas piano-guitare qui nous ramènent dans les années 70 d'Elton John. Osheaga donnera à nouveau l'occasion de goûter à l'humour, mais surtout au cynisme accablant, d'un parolier et musicien hors pair et archilucide de la scène alternative.

LES DÉCOUVERTES



PHOTO THOMAS SAMSON, AFP



PHOTO XAVIER LEOTY, AFP



PHOTO SÉBASTIEN BOZON, AFP

JAIN

Aujourd'hui à 14h25 sur la scène de la Montagne

Les pétillantes Come et Makeba ont beau avoir percé les ondes radio FM, le nom de leur metteuse au monde, Jain, reste méconnu de ce côté-ci de l'Atlantique. Un seul album, *Zanaka* (2015), a suffi à la Toulousaine de naissance et bilingue insatiable pour être consacrée Artiste féminine de l'année en France aux plus récentes Victoires de la musique. La chanteuse de 25 ans, qui a vécu en Europe, en Asie et en Afrique, défend une électropop métissée. La recette ? Des airs fort accrocheurs sertis de percussions arabes et de sonorités africaines dansantes. Jain, qui a gagné en expérience sur les planches planétaires en compagnie de Christine and the Queens, autre sensation hexagonale, avait prouvé en avril dernier au Théâtre Corona qu'elle sait aussi faire seule. À voir ou à revoir.

PETIT BISCUIT

Aujourd'hui à 17h30 sur la scène de l'Île

Ceux qui ont manqué le spectacle à guichets fermés de la sensation électro hexagonale au Théâtre Fairmount en avril dernier, dont nous sommes, pourront se reprendre ce week-end. Le DJ d'origine marocaine Mehdi Benjelloun, alias Petit Biscuit ou encore le « petit prince de l'électro », comme l'ont surnommé les médias français, s'est d'abord fait connaître sur l'internet : blogues, YouTube, services d'écoute en ligne... À elle seule, la pièce *Sunset Lover* cumule près de 200 millions d'écoutes sur Spotify. Pas mal pour un jeune homme de 17 ans qui a bricolé ses premiers morceaux éclectiques dans une petite chambre de Rouen. Petit Biscuit, inconditionnel de Bonobo et de Tame Impala, notamment, construit maintenant sa réputation et sa cohérence sur le circuit *live*. À suivre...

THE LEMON TWIGS

Demain à 17h15 sur la scène des Arbres

Le groupe new-yorkais formé autour des frères D'Addario, Brian et Michael de leurs prénoms, retient l'attention depuis 2015 grâce à une pop sixties raffinée héritière des Beatles, des Kinks ou encore de Simon and Garfunkel. Le buzz a pris de l'ampleur en 2016 avec la parution de *Do Hollywood*, album rock rétro et nostalgique, mais pas du tout suranné. Il faut saluer la maîtrise mélodique des deux frangins de Long Island, qui flirtent tout juste avec la vingtaine. Le quatuor émerge peu à peu des scènes alternatives et des blogues confidentiels ; c'est donc l'occasion de le voir à la croisée des chemins.

ARTS CINÉMA

AN INCONVENIENT SEQUEL : TRUTH TO POWER

Al Gore : « Nous sommes à la veille d'une révolution »

Dix ans après la sortie du film-choc *An Inconvenient Truth*, Oscar du meilleur documentaire en 2007, Al Gore revient à la charge. Dans *An Inconvenient Sequel: Truth to Power*, l'ancien vice-président des États-Unis nous présente des constats consternants, mais surtout, plusieurs pistes de solution. Entrevue avec celui qui a fait de la lutte contre les changements climatiques le combat de sa vie.

NATHALIE COLLARD

Al Gore aurait pu intituler son film : « *I told you so...* ». En effet, la plupart des catastrophes annoncées dans son précédent documentaire, *An Inconvenient Truth*, se sont réalisées au cours de la dernière décennie : montée des eaux, incendies de forêts, vents violents, etc. les éléments se déchaînent de plus en plus fort, de plus en plus souvent.

On se souviendra que plusieurs commentateurs avaient ridiculisé les thèses défendues par l'ex-candidat à la présidence des États-Unis. Al Gore nous le rappelle en introduction de son nouveau film où on peut entendre des extraits d'émissions de radio dans lesquels les animateurs se paient sa tête. Aujourd'hui, ces mêmes commentateurs doivent rire jaune. Car Al Gore avait raison : l'eau a bel et bien monté à Manhattan, jusqu'à inonder le site du Mémorial du 11-Septembre. Des poissons ont nagé dans les rues de Miami après une inondation. Des morceaux d'iceberg se sont détachés des glaciers dans le Grand Nord.

« J'aurais aimé avoir tort, affirme le principal intéressé en entrevue avec *La Presse*. Mais la vérité, c'est que pas mal tout ce dont je parlais en 2006 s'est concrétisé au cours des dernières années. »

La suite

Dans *An Inconvenient Sequel: Power to Action*, Al Gore reprend son bâton de pèlerin et parcourt la planète à la recherche de preuves et de



PHOTO NATHAN DENETTE, LA PRESSE CANADIENNE

Dans *An Inconvenient Sequel: Power to Action*, Al Gore reprend son bâton de pèlerin et parcourt la planète à la recherche de preuves et de solutions aux changements climatiques.

solutions aux changements climatiques. On le voit au Groenland en compagnie d'un scientifique suisse qui lui montre comment un glacier se détache. On le suit aux Philippines, dévastées par des inondations provoquées par le typhon *Haiyan*. On assiste à ses conférences, lorsqu'il s'adresse aux futurs bénévoles qui se sont enrôlés dans sa fondation. On l'entend expli-

Des solutions vertes

Est-ce pour achever de nous décourager qu'Al Gore a décidé de faire une suite à son film? Pas du tout, répond l'ancien acolyte de Bill Clinton. C'est Jeff Skoll, son producteur, qui l'a convaincu de poursuivre l'aventure.

« Jeff et moi pensions qu'après 10 ans, il y avait un nouveau message à livrer, poursuit Al Gore. Il y a eu

des solutions. L'électricité produite à partir de l'énergie solaire est beaucoup moins chère que celle produite à partir d'énergies fossiles. Il y a des autos électriques. Bref, il y a de plus en plus de solutions à notre disposition, et nous les présentons dans le film. Donc notre message, c'est qu'il y a de l'espoir. »

Une candidature Gore?

Dans *An Inconvenient Sequel*, on voit Al Gore travailler en marge de la conférence des Nations unies sur le changement climatique de Paris pour convaincre l'Inde de privilégier l'énergie solaire. On assiste en quelque sorte à un affrontement avec les pays émergents qui ont enfin accès aux sources d'énergie, et qui se demandent pourquoi ils devraient s'en priver alors que les pays industrialisés en ont profité durant 150 ans.

Et on assiste aux efforts des pays industrialisés – et d'Al Gore – pour les convaincre d'adopter des sources d'énergie propre. Le film – qui, finalement, porte tout autant sur l'œuvre d'Al Gore que sur la lutte contre les changements climatiques – laisse même entendre que ce

« J'aurais aimé avoir tort. Mais la vérité, c'est que pas mal tout ce dont je parlais en 2006 s'est concrétisé au cours des dernières années. » – Al Gore

quer, la gorge serrée, que les scientifiques recommandent désormais à des femmes de ne pas tomber enceintes pour une période d'au moins deux ans à cause du virus Zika.

« C'est la première fois de ma vie que j'entends cela », avoue-t-il devant un auditoire qui partage son émotion. Enfin on l'accompagne dans les coulisses de la Conférence de l'ONU sur les changements climatiques, à Paris, en décembre 2015, conférence où l'on a bien failli ne jamais atteindre un consensus.

deux grands changements au cours des dernières années. Premièrement, c'est vrai, les événements liés aux changements climatiques ont gagné en intensité et en fréquence. Je sais que récemment, vous avez eu de graves inondations au Québec. La Colombie-Britannique est ravagée par des incendies. Ces jours-ci, la Californie aussi est aux prises avec des incendies de forêt. Donc il fallait parler de ça.

« L'autre changement, poursuit l'ex-politicien, c'est qu'aujourd'hui, nous avons

dernier a joué un rôle déterminant dans les pourparlers qui ont mené à la signature de l'accord de Paris.

Une impression accentuée par les propos de son producteur : « C'est plus qu'un film dont nous nous parlons aujourd'hui, c'est l'objectif de sa vie, insiste Jeff Skoll au téléphone. Quand tout le monde disait qu'il avait tort, il a continué. Cela prend tout un leader pour encaisser les critiques et continuer comme il l'a fait. »

Dans un tel contexte, impossible de ne pas demander à M. Gore s'il compte se présenter à nouveau en 2020. Il se contentera de répondre par une boutade : « Je suis un politicien en rémission, dit-il en riant. Le plus longtemps je passe sans rechuter, le mieux je me porte. »

L'ex-vice-président, qui a déjà occupé un bureau dans le West Wing, trouve-t-il difficile de devoir exercer son influence en marge des lieux de pouvoir? « C'est certain que je m'ennuie de certaines choses de la Maison-Blanche, de pouvoir provoquer les choses, mais j'ai continué à travailler à l'extérieur. »

Le climat à l'ère Trump

Vers la fin du film, tourné après l'élection de novembre 2016, on voit Al Gore s'engouffrer dans l'ascenseur de la Trump Tower, à Manhattan. Puis l'image coupe et on passe à une autre scène. Que s'est-il passé dans les appartements du nouveau président des États-Unis lorsque la caméra s'est éteinte? « J'ai essayé de convaincre M. Trump de ne pas se retirer de l'accord de Paris, raconte Al Gore qui s'est engagé à protéger la confidentialité de leurs échanges. Disons seulement que je n'ai pas réussi à le convaincre. »

L'élection de Donald Trump et ses actions contre la lutte aux changements climatiques auraient très bien pu être le coup de grâce à la lutte que mène Al Gore depuis plusieurs années. Mais le candidat déchu à la présidence des États-Unis se dit tout de même confiant.

« En 40 ans, il y a eu plusieurs reculs, mais malgré tout, nous progressons, assure-t-il. Oui, l'élection de Donald Trump ainsi que les propos qu'il a tenus depuis qu'il est au pouvoir sont source d'inquiétude. Mais après qu'il ait annoncé son retrait du traité de Paris, j'ai vu la réaction du monde entier ainsi que celle des maires et des gouverneurs américains qui se sont engagés à continuer la lutte. Cela me réjouit énormément. »

An Inconvenient Sequel: Truth to Power
Réalisation : Bonnie Cohen et Jon Shenk
Maintenant en salle

Nos maisons hantées

A GHOST STORY
(V.F. : UNE HISTOIRE DE FANTÔME)

★ ★ ★ ★
Drame de David Lowery avec Casey Affleck et Rooney Mara. 1h32.

LE SYNOPSIS

Après sa mort dans un accident de voiture, C. (Casey Affleck) hante la maison où il vivait avec M. (Rooney Mara).

LA CRITIQUE

Un drap, deux trous pour les yeux : c'est le costume d'une simplicité désarmante que revêt Casey Affleck pour interpréter le fantôme qui est au centre d'*A Ghost Story*.

Ou plutôt : pour incarner le fantôme. Car sa présence fantomatique ne laisse jamais oublier sa matérialité. Le drap se tache en traînant sur le gazon. De larges épaules rappellent constamment qu'il y a un homme sous le drap.

Avec cette figure singulière en son centre, *A Ghost Story* aurait facilement pu être un film purement abstrait ou cérébral. Mais ses grandes idées – sur le deuil, l'oubli, l'impermanence des choses, la persistance de la mémoire – sont investies d'une telle charge émotionnelle qu'elles semblent toujours vivantes et cruciales.



PHOTO FOURNIE PAR A24 FILMS

Si *A Ghost Story* fait parfois l'effet d'un coup de poing dans le ventre, c'est beaucoup grâce à la performance de Rooney Mara, qui joue le deuil avec toute la subtilité et la justesse qu'on lui connaît.

C'est la méthode du réalisateur David Lowery (*Ain't Them Bodies Saints*, *Pete's Dragon*), un artiste qui, s'il est capable d'humour, semble parfaitement imperméable à l'ironie.

Cela dit, si *A Ghost Story* fait parfois l'effet d'un coup de poing dans le ventre, c'est beaucoup grâce à la performance de Rooney Mara, qui joue le deuil avec toute la subtilité et la justesse qu'on lui connaît. On se souviendra longtemps de la scène où elle mange une tarte entière, de sa fourchette qui pioche méthodiquement dans le plat, de la caméra qui reste sur elle, attentive, jusqu'à ce qu'arrive la nausée.

C'est son deuil à elle que le film raconte dans un premier temps, mais, bien vite, le film se transforme et on s'aperçoit que c'est du deuil du fantôme qu'il est réellement question : le deuil d'être oublié, de ne pas pouvoir se baigner deux fois dans la même rivière, de ce monde qui refuse de rester fixe.

Tiraille entre pessimisme et espoir, entre la conviction que tout va disparaître et celle que certaines choses doivent subsister, David Lowery propose une vision toute en contradictions qui n'en est que plus riche. Le poids de l'univers, du temps est ici déployé à l'échelle de l'intime, dans nos maisons hantées.

— Maude L'Archevêque

Éminemment oubliable

THE DARK TOWER
(V.F. : LA TOUR SOMBRE)

★ ★
Film d'aventures de Nikolaj Arcel avec Idris Elba, Matthew McConaughey, Tom Taylor. 1h35.

LE SYNOPSIS

Dans la bataille qu'il mène contre Walter O'Dim, que l'on nomme aussi L'Homme en noir, Roland Deschain, le dernier pistolero, tente de sauver la Tour sombre qui protège l'univers. Avec le destin de deux mondes en péril, les belligérants s'affrontent dans une bataille ultime, dans laquelle est aussi impliqué un jeune garçon.

LA CRITIQUE

L'adaptation cinématographique des romans de *La Tour sombre*, une série « tolkienesque » de Stephen King dont le premier volet fut publié au début des années 80, a mis une bonne dizaine d'années à voir le jour. Peut-être aurait-il mieux valu renoncer en cours de route plutôt que d'insister en proposant cette version réduite de 95 minutes, qui se fond dans la masse de productions du même genre, sans même tenter

de se distinguer d'une façon ou d'une autre.

Le cinéaste danois Nikolaj Arcel (*A Royal Affair*), qui signe ici sa première réalisation hollywoodienne, peine à trouver une cohérence dans sa démarche, trop occupé à jongler avec les différents genres que le récit appelle. *The Dark Tower* est à la fois un western, une science-fiction et un film d'aventures fantastiques avec des soupçons d'horreur (oui, il y a des monstres). On y trouve aussi des pointes d'humour façonnées sur le modèle des *Visiteurs* alors qu'un individu venu d'ailleurs se retrouve transplanté dans un milieu dont il ne connaît pas les codes.

Idris Elba (Roland) et Matthew McConaughey (Walter) font bien leur possible pour faire croire à leurs personnages, mais les deux acteurs ont l'air de s'ennuyer à peu près autant que nous. Dans une semaine ou deux, à peu près tout le monde aura oublié l'existence de ce film.

— Marc André Lussier

LA PRESSE+

Lisez toutes nos critiques dans *La Presse+* et sur lapresse.ca

ÉMILIE DELEUZE / JAMAIS CONTENTE

Esprit préado

Dans le genre déjà très fréquenté de la comédie pour ados, Émilie Deleuze (*Peau neuve*) propose une approche un peu différente. En portant à l'écran l'univers de Marie Desplechin, dont les trois tomes du *Journal d'Aurore* ont servi de base au scénario, la cinéaste a pu explorer avec humour – mais sans condescendance – l'état d'esprit d'une préadolescente « jamais contente », qui n'aime rien ni personne, et qui semble poser un regard empreint de mépris sur les siens et le monde entier.



PHOTO FOURNIE PAR AZ FILMS

La réussite de *Jamais contente* doit beaucoup à la jeune actrice Léna Magnien, l'interprète d'Aurore.

Le personnage d'Aurore est apparu en 2006 dans *Jamais contente*, le premier des trois tomes du *Journal d'Aurore*, écrit par Marie Desplechin. Il est aujourd'hui publié en bande dessinée et se retrouve aussi au centre de votre long métrage. À titre de cinéaste, qu'est-ce qui vous a attiré vers ce projet de film ?

Quand les producteurs m'ont contactée pour me faire part de leur projet, j'ai tout de suite été séduite par le personnage, ainsi que par la façon à la fois très drôle et très juste avec laquelle Marie Desplechin l'a dépeint. Marie a écrit une première version du scénario, mais elle m'a laissée complètement libre par la suite. À mon sens, Aurore est un très grand personnage de fiction, car elle a mis au point, dans son rapport avec le monde, tout un système qu'il faut arriver à comprendre. Un peu comme Obélix quand il fait face à des Romains. La question n'est pas de savoir ce qui va lui arriver, mais comment elle va s'y prendre pour

massacrer la personne en face d'elle!

L'analogie avec le personnage de Goscinny est un peu étonnante, mais il est vrai qu'elle peut s'appliquer ici. Cela dit, on a plutôt tendance à inscrire *Jamais contente* dans la lignée de films qui ont bien su cerner la psyché des préadolescentes : *La boum* (Claude Pinoteau), *L'effrontée* (Claude Miller), *Diabolo Menthe* (Diane Kurys) et d'autres œuvres de cette nature nous viennent davantage à l'esprit...

Même si je savais dès le départ que *Jamais contente* allait être une comédie très assumée, il m'importait de prendre les personnages très au sérieux. Si l'on ne parvient pas à véritablement incarner l'histoire, à la rendre crédible sur le plan humain, le simple prétexte du rire ne fonctionne pas. D'une certaine façon, j'ai été la spectatrice d'Aurore. Je ne voulais surtout pas lui faire perdre le fil en lui

faisant faire des choses qui n'auraient été placées là que dans le but de faire rire. Cela n'est pas intéressant.

La réussite du film doit beaucoup à Léna Magnien, l'interprète d'Aurore, une jeune actrice sans aucune expérience, qui ne correspond pas non plus tout à fait à la description qu'en fait Marie Desplechin dans son livre. Comment l'avez-vous trouvée ?

Nous avons mis beaucoup de temps à la chercher. Il nous fallait être bien convaincus, car Aurore apparaît dans toutes les scènes du film. Si la comédienne n'est pas à la hauteur, tout s'écroule. J'ai vu beaucoup de jeunes filles pour le rôle et je ne pourrais pas dire que Léna s'est imposée d'emblée. Mais au cours d'un essai, j'ai senti chez elle une profonde compréhension du personnage, même si je ne lui avais pas encore donné l'occasion de lire le scénario. Une fois choisie, j'ai passé avec elle trois bonnes semaines pour la faire répéter. Le plus difficile aura été

de lui faire regagner son naturel, car au départ – c'est tout à fait normal –, elle avait tendance à en mettre un peu trop. À partir du moment où elle l'a compris, ce fut un charme. Je n'ai pratiquement plus eu à la diriger pendant le tournage. Bah si, un peu quand même!

Vous avez entouré Léna d'une distribution remarquable, de laquelle font notamment partie Catherine Hiegel, Philippe Dequenue, Alex Lutz, ainsi que la réalisatrice Patricia Mazuy [*Peaux de vaches*, *Saint-Cyr*] dans le rôle de la mère.

Je suis particulièrement fière de cette distribution. J'ai pensé à Patricia pour le rôle de la mère parce que, tout d'abord, j'aime sa personnalité de cinéaste. Je voulais placer face à Aurore une femme capable de l'affronter sans que tout vire au drame. Quant aux autres, ce sont des acteurs accomplis. Catherine Hiegel était ravie de pouvoir jouer dans un film où l'on ne lui donne pas un rôle de garde!

***Jamais contente* a été lancé au Festival de Berlin l'an dernier. Le jury de la section Génération lui a accordé une mention spéciale dans son palmarès. Le prix du jeune public lui a aussi été attribué aux Prix du cinéma européen. Avez-vous le sentiment d'avoir réalisé un film destiné principalement au plus jeune public ?**

En tant que cinéaste, je vise tout le monde. D'évidence, ce film touchera davantage les ados, ainsi que tous ceux ayant un lien avec eux. Je me suis toutefois rendu compte que même ceux qui, a priori, ne seraient pas attirés par ce genre de film se laissent prendre au jeu. Je me réjouis de constater que le public est beaucoup plus large que ce que j'aurais pu m'imaginer au départ en adaptant un roman jeunesse. Cette histoire évoque un âge où toutes les premières fois arrivent en même temps. Cette multiplicité prend une telle énergie qu'elle engendre forcément quelque chose de passionnel. Et ça, tout le monde l'a vécu!

***Jamais contente* prendra l'affiche le 11 août. Les frais de voyage ont été payés par Unifrance.**

MARC-ANDRÉ LUSSIER
PARIS

QIR

Aussi dur que nécessaire

DETROIT

★★★★

Drame de Kathryn Bigelow avec John Boyega, Will Poulter, Algee Smith. 2h23.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Après *The Hurt Locker* et *Zero Dark Thirty*, Kathryn Bigelow nous entraîne dans une autre zone de guerre, encore plus troublante pour le spectateur du fait de sa proximité. Même si les événements auxquels elle fait écho se sont déroulés il y a 50 ans, l'effet de miroir jette sur notre époque un reflet féroce et actuel. Et douloureux.

Faisant équipe pour une troisième fois avec le scénariste Mark Boal, un ancien journaliste, la cinéaste propose une fiction documentée en reconstituant un épisode particulièrement tragique, survenu à Detroit pendant les émeutes de l'été 1967.

Après une présentation succincte en animation relatant l'histoire des Noirs aux États-Unis, la réalisatrice fait écho aux éléments déclencheurs des émeutes qui, pendant cinq jours, ont pratiquement mis la Motor City à feu et à sang.

Il y a d'abord cette descente policière dans une boîte clandestine où de jeunes Afro-Américains s'étaient réunis pour célébrer le retour de deux soldats, vétérans de l'armée américaine. Les arrestations violentes et arbitraires ayant été menées au vu et au su de tous, les habitants du quartier ont vite fait exploser leur colère.

Vu de l'intérieur

L'événement principal autour duquel le scénario a été construit a toutefois eu lieu deux jours plus tard, à l'Algiers Motel. Ce jour-là, un apprenti chanteur (Algee Smith) est allé faire la fête à cet endroit avec des copains, car les émeutes avaient causé l'annulation du spectacle qu'il devait offrir au



PHOTO FOURNIE PAR FILMS SÉVILLE

Une scène du drame de Kathryn Bigelow, *Detroit*.

Fox Theatre avec son groupe. En compagnie de deux amies blanches venues de l'Ohio, rencontrées par hasard, le jeune homme se retrouve alors coincé dans un imbroglio insoutenable. Un fétard ayant tiré à la blague une balle à blanc d'un faux pistolet, les forces de l'ordre se retrouvent à encercler rapidement le motel de passe et forcent tous les occupants à évacuer les lieux, sauf le joyeux groupe.

Un jeune policier blanc (Will Poulter, excellent dans un rôle ingrat) prend alors les choses en main en utilisant des méthodes révoltantes. Les suspects sont rudoyés, violentés et font l'objet de cruautés psychologiques et d'éruptions verbales racistes. Le simple dégoût que lui inspire la perspective d'une liaison entre une femme blanche et un homme noir en dit déjà long sur son état d'esprit. Un gardien de sécurité noir est sur les lieux pour tenter de tempérer les choses mais sa position délicate, fort bien traduite par John Boyega, pourra difficilement jouer en sa faveur.

Kathryn Bigelow s'attarde longuement à faire vivre cet épisode de l'intérieur, dont le dénouement, on s'en doute, a été aussi choquant

que brutal. Un peu comme l'a fait Christopher Nolan avec *Dunkirk*, la cinéaste filme en état d'urgence et propose ici une expérience immersive, dénuée de tout psychologisme. Nous sommes dans le « ici, maintenant ».

Le dernier acte de *Detroit* est par ailleurs consacré au procès de trois policiers, traduits en justice à cause de leurs dérapages meurtriers, devant un jury constitué uniquement de personnes blanches.

Un portrait implacable

Plutôt qu'un brülant anti-policier (ce qu'il aurait facilement pu être), *Detroit* trace avant tout un portrait implacable d'une société qui, il y a 50 ans, était gangrenée par la notion de racisme systémique. Ce film puissant interpelle assurément cette société de la même façon un demi-siècle plus tard. Évidemment, *Detroit* risque d'être censuré ou décrié aux États-Unis selon le côté de la fracture politique où l'on se loge, mais il n'empêche qu'une fois de plus, Kathryn Bigelow a eu le courage d'aller gratter là où ça fait mal, en offrant au monde un film aussi dur que nécessaire.

Comme une satire du Beachclub...

BRICE 3

★★½

Comédie de James Huth avec Jean Dujardin, Clovis Cornillac, Bruno Salomone. 1h35.

LE SYNOPSIS

Douze ans après la fin de ses premières aventures, Brice est de retour dans un monde qui a changé, mais pas lui. Quand son meilleur ami, Marius, l'appelle à l'aide, il part dans une grande aventure à l'autre bout du monde, où son titre de « roi de la casse » est remis en question.

LA CRITIQUE

Quand *Brice de Nice* a pris l'affiche en 2005, personne n'aurait pu imaginer que l'interprète de ce personnage ridicule irait cueillir l'Oscar du meilleur acteur sept ans plus tard. En 2017, peu s'imaginent maintenant voir un lauréat de la précieuse statuette se prêter à un projet de cette nature. C'est dire à quel point Jean Dujardin mène sa barque à sa façon, Oscar ou pas. Et c'est bien ainsi.

Pour apprécier *Brice 3* (le n° 2 n'existe pas car il a été « cassé » – belle trouvaille), il vaut mieux avoir déjà savouré l'humour absurde – et, disons-le, franchement « cave » et juvénile – du premier opus. Douze ans plus tard, le simplet, maintenant quadragénaire, n'a rien gagné en maturité ni en ambition. Et il est toujours aussi bête.

Devenu une attraction pour des touristes qui se paient sa gueule, Brice quitte sa plage pour répondre à l'appel à l'aide que son meilleur ami Marius (Clovis Cornillac) lui a envoyé en jetant une bouteille à la mer. C'est ainsi que le surfer de dernière zone se retrouve à Hawaii, dans une station construite à son effigie, dirigée par un imitateur. On aurait voulu faire une satire du Beachclub qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Dommage que les gags ne fassent pas toujours mouche.

À l'instar du premier volet, le générique final comporte des observations pour le moins divertissantes.

– Marc-André Lussier

POUR OU CONTRE

CHAQUE SEMAINE, UN INVITÉ DE LA PRESSE SE POSITIONNE SUR DES SUJETS QUI MARQUENT SON ACTUALITÉ.

Marilyn Castonguay

En vacances au Québec après quelques mois fort occupés, Marilyn Castonguay assume cet été le rôle de co-porte-parole du ZH Festival avec Didier Lucien et Mylène McKay. « ZH, c'est cinq semaines de festival dans Hochelaga-Maisonneuve où se mélangent diverses disciplines comme le théâtre, la musique ou la danse, que ce soit à travers des projets terminés ou encore en période de laboratoire, explique la comédienne originaire de L'Isle-aux-Coudres. C'est un lieu très intéressant pour tester les créations en cours. »

— Propos recueillis par André Duchesne



PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

POUR

CONTRE



L'offre culturelle excentrée

« Je suis totalement pour. Il faut aller partout, dans chaque quartier de la ville, à la rencontre des gens, là où ils vivent. C'est de cette façon que les gens ont plus facilement accès à leur culture. En sortant de l'École nationale de théâtre du Canada, j'ai travaillé à La Roulotte, et on se promenait partout dans la ville. »



La nudité au cinéma, au théâtre et à la télévision

« Je n'ai pas de problème avec ça lorsque ça apporte quelque chose à l'histoire. Une des plus belles choses que j'ai vues: un spectacle sur Broadway où, dans une scène de tempête, la robe d'une interprète se détachait sous la force du vent et le personnage se retrouvait nu. C'était un tableau magnifique qui mettait en valeur toute sa vulnérabilité. »



Les voyages aux États-Unis sous Trump

« Je n'encourage pas la ligne politique de M. Trump ou encore la discrimination faite aux gens à la douane. Mais les États-Unis demeurent un pays riche en plusieurs sens, et si j'ai à y aller, j'irai. Je vais à New York en moyenne une fois par année, où je vais voir au moins trois spectacles, et j'adore aussi la Californie. »



Le tourisme des baleines

« Dans le meilleur des mondes, je suis contre. Mais je suis déjà allée les voir, comme tout le monde. C'est comme avec les enfants au zoo ou aller nager avec les dauphins dans le Sud. Je comprends qu'on a tous envie de voir ces animaux de près. Mais ce n'est peut-être pas la chose la plus profitable pour eux. »



Les réseaux sociaux

« Je sais que dans mon métier, utiliser les réseaux sociaux a son intérêt, et je ne juge pas ceux qui les utilisent, mais personnellement, je ne ressens aucun intérêt. J'y suis allée, et je me tanne très vite. Ces réseaux encouragent les gens à dire n'importe quoi. Et ça ne m'intéresse pas d'avoir 500 amis sur l'internet. Je peux avoir 15 amis dans la vie et pour les joindre, je vais prendre la bonne vieille méthode du téléphone. »



La préservation de la maison de René-Lévesque

« Elle fait partie de notre patrimoine, de notre histoire. Je suis nostalgique dans la vie, et j'ai été triste de voir qu'on ne s'est pas mobilisé pour sauver les goélettes échouées tout autour de L'Isle-aux-Coudres. Elles formaient un décor unique, mais on a fini par toutes les démanteler, sauf une ou deux. René Lévesque a été une figure marquante et importante de l'histoire du Québec et j'espère qu'on fera de sa maison un musée, une attraction touristique. »